

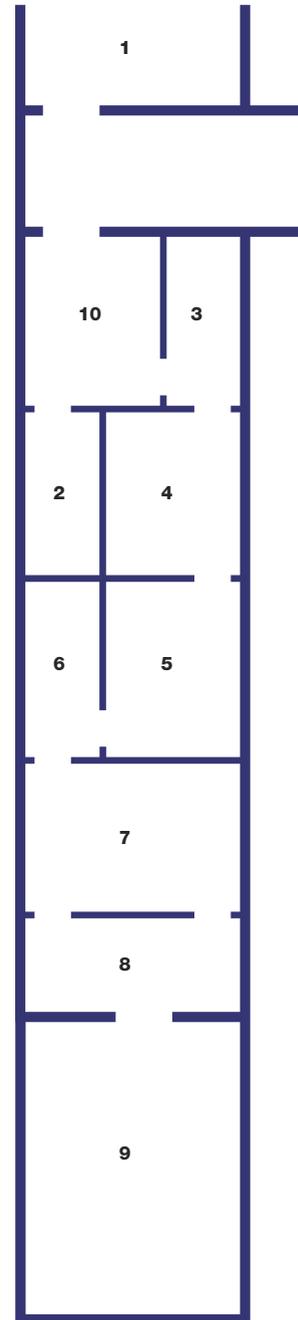
The image features a dark blue background with a large, glowing white ring in the center. Inside the ring, the text « leurs lumières » is written in a white, serif font.

« leurs lumières »

« leurs lumières »

Exposition
du 13 octobre au 16 décembre 2012

Centre Culturel de Rencontre
Abbaye de Saint-Riquier
Baie de Somme
<http://www.ccr-abbaye-saint-riquier.fr>



1. Jakob Gautel & Jason Karaïndros, p. 16
Détecteur d'anges
2. Julie Morel, p. 18
Light my Fire
3. Mayumi Okura, p. 20
La Petite Fille aux allumettes
4. Marion Tampon-Lajarriette, p. 22
Caméra 1, Plan 8
5. Donald Abad, p. 24
S'abstraire
6. Tomek Jarolim, p. 26
Fermer les yeux
7. Félicie d'Estienne d'Orves, p. 28
Éclipse II (série Cosmos)
8. Michaël Sellam, p. 30
Blind Test
9. Marie-Julie Bourgeois, p. 32
Parallèles
10. EMeRI, p. 34
Lumières de Rousseau

Après la lumière solaire de Manessier, peintre majeur du xx^e siècle dont les grandes toiles ont ébloui les nombreux visiteurs de l'été, place à la lumière électrique célébrée et magnifiée par dix jeunes artistes de l'ère numérique.

En partenariat avec l'Université Paris 8 et l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs, la nouvelle exposition, « leurs lumières », proposée par le Centre Culturel de Rencontre de l'Abbaye de Saint-Riquier – Baie de Somme, nous emmène dans une toute autre galaxie de l'univers des arts plastiques, et ce pour clore son cycle annuel consacré en 2012 à la lumière.

Ces installations solliciteront, j'en suis sûr, la curiosité des visiteurs et ne manqueront pas d'intriguer les amateurs de patrimoine qui voudront cet automne découvrir ou redécouvrir la magie de ce haut lieu historique qu'est l'Abbaye de Saint-Riquier. Le Centre Culturel de Rencontre, fidèle à la nouvelle vocation – les écritures – et à la nouvelle mission – la transmission des savoirs – que le Conseil général lui a confiées, offrira également aux visiteurs un guide d'exposition en français et en anglais et des supports pédagogiques multimédias originaux.

C'est dans cette perspective qu'une attention particulière a été portée, par les promoteurs de cette manifestation culturelle, au jeune public, collégiens et lycéens picards notamment, afin qu'ils rencontrent ces créateurs d'aujourd'hui et qu'ils découvrent l'art de leur temps fait de vitesse, de lumières artificielles, d'écrans, de pixels et de diodes.

Cette extrême modernité entrera en symbiose avec l'écriture et les textes de Jean-Jacques Rousseau dont le tricentenaire de la naissance sera ainsi commémoré, grâce à une onde électronique qui nous permettra de revisiter ou de découvrir l'un des auteurs majeurs du Siècle des Lumières.

Christian Manable
Président du Conseil général de la Somme

After the sunlight of Manessier, a major painter of the 20th century, whose large canvases dazzled so many visitors over the summer, it's now the turn of artificial light, which has pride of place in these works of ten young artists of the digital era.

In partnership with Paris 8 University of and the École nationale supérieure des Arts Décoratifs, the new exhibition, « leurs lumières », proposed by the Centre Culturel de Rencontre of the Abbey of Saint Riquier in the Bay of the Somme, takes us into another galaxy in the world of art to bring its 2012 programme dedicated to light to a close.

I am sure that these installations will excite the curiosity of our visitors and will certainly intrigue those who enjoy discovering our national heritage, whether they are visiting the Abbey of Saint Riquier for the first time, or returning to relive the magic of this major historical site. The Centre Culturel de Rencontre remains true to its new vocation—writing—and to its new mission—the transmission of knowledge, with which it has been entrusted by the Departmental Council. They will be offering visitors an exhibition guide in French and English, as well as original multimedia pedagogical materials.

It is with this in mind that the promoters of this cultural event decided to focus particular attention upon the young public, to young adults from the region specifically. The aim is to encourage them to encounter these designers of today, and enable them to discover the art of their time, an art fashioned from artificial light, screens, pixels and diodes.

This cutting-edge modernity is also brought into symbiosis with the writings of Jean-Jacques Rousseau. The tricentennial of his birth will thus be commemorated through the medium of electronics which will enable us to revisit or discover one of the major luminaries of the Age of Enlightenment.

Christian Manable
Chairman of the General Council of the Somme

De Jean-Jacques Rousseau aux lumières du numérique

La superbe luminosité « gothique » de l'abbatiale de Saint-Riquier est à l'origine de cette déclinaison du thème de la lumière, que nous avons choisi comme fil conducteur à l'ensemble de notre programmation pour l'année 2012. Inauguré avec l'exposition consacrée à Alfred Manessier, ce cycle se poursuit avec une double perspective : l'une, la thématique générale des écritures, sésame de toute l'activité du CCR; l'autre, l'extrême modernité.

Avec « leurs lumières », en effet, l'Abbaye accueille dix jeunes artistes qui ont fait de la lumière, de ses supports, de ses sources naturelles ou artificielles, de ses jeux, l'objet même de leur art qui est aussi une recherche éminemment sophistiquée, autant que ludique.

À l'initiative de Jean-Louis Boissier, théoricien et praticien averti des arts interactifs, qui fut l'assistant de Frank Popper l'« inventeur » de l'art cinétique, et commissaire des grandes expositions *Lumière et mouvement* (1967) et *Electra* (1983) au Musée d'art moderne de la Ville de Paris, les jeunes artistes proposent des « traitements » singuliers et chacun original, de cette entité impalpable mais subtilement ou puissamment visible : la lumière.

L'occasion se prête par ailleurs idéalement à la célébration du trois centième anniversaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau, cette emblématique figure du Siècle des Lumières, justement.

Associer l'imaginaire d'un lieu et sa mémoire aux virtualités de l'invention et de la création contemporaine dans ses aspects les plus novateurs : tel est le défi que ces dix jeunes artistes, Donald Abad, Marie-Julie Bourgeois, Félicie d'Estienne d'Orves, Jakob Gautel et Jason Karaïndros, Tomek Jarolim, Julie Morel, Mayumi Okura, Michaël Sellam et Marion Tampon-Lajariette, ont accepté de relever avec un talent et une inventivité que l'on peut découvrir, deux mois durant, à Saint-Riquier.

Anne Potié

From Rousseau's Enlightenment to Digital Illumination

The superb Gothic luminosity of the Abbey of Saint Riquier was the original inspiration for the theme of Light which we have chosen for our 2012 programme. Inaugurated with the exhibition dedicated to the works of Alfred Manessier, the cycle continues with a dual perspective: on the one hand, the general theme of writing, the key to all the activities of the CCR; on the other, cutting-edge modernity.

With « leurs lumières », Saint Riquier welcomes ten young artists who have made light itself into both the object of their art, as well as a medium using its sources, both artificial and natural, and the tricks it plays. The result of their research and efforts is as eminently sophisticated as it is playful.

*This exhibit is the initiative of Jean-Louis Boissier, an art theorist and experienced artist in his own right in the field of the interactive arts. He formerly worked with Frank Popper, the inventor of kinetic art, and curator of the major exhibitions *Lumière et Mouvement* (1967) and *Electra* (1983) at the Museum of Modern Art in Paris. These young artists offer remarkable explorations, each one original, of this intangible entity which is subtly or powerfully visible: light itself.*

It is also an ideal occasion to celebrate the tricentennial of the birth of Jean-Jacques Rousseau, an iconic figure of the Age of Enlightenment.

Associating the imaginative world of a specific place and its memory with the most innovative aspects of the virtuality of invention and contemporary creation: this is the challenge that these ten young artists, Donald Abad, Marie-Julie Bourgeois, Félicie d'Estienne d'Orves, Jakob Gautel and Jason Karaïndros, Tomek Jarolim, Julie Morel, Mayumi Okura, Michaël Sellam and Marion Tampon-Lajariette, have taken on with a talent and spirit of inventiveness that you can come and witness for yourself over the next two months, here at Saint Riquier.

Anne Potié

Les artistes qui participent à « *leurs lumières* » sont de cette jeune génération qui a grandi au sein de la culture numérique et qui ont eu, dans leur formation artistique, un contact direct avec l'interactivité des nouveaux médias. Au moment de répondre à l'invitation de prolonger, à Saint-Riquier, le thème de la lumière ouvert par *Alfred Manessier, Le tragique et la lumière*, et de le coupler à la problématique des écritures, j'ai pensé à ma propre formation auprès de Frank Popper, inventeur de l'art cinétique, théoricien des arts et langages des nouveaux médias. J'ai donc rapidement sollicité ces jeunes artistes pour les avoir connus directement dans leurs recherches. Pour autant, s'ils ont en commun une certaine pratique des médias technologiques, ils n'en font nullement leur spécialité exclusive, ils en tirent une approche détachée et distanciée, voire critique, une méthode d'intervention dans une époque marquée par les technologies de l'information. Les techniques de la lumière, la lumière artificielle qui vient de l'électricité et de l'électronique, sont donc leur objet autant que leur instrument. En recevant « *leurs lumières* », on ne peut pas ne pas révéler leurs attaches avec un art de la lumière et du mouvement, de l'environnement et de la participation, dont l'exposition peut elle-même revendiquer la filiation historique et expérimentale.

Dans *l'Émile*, Jean-Jacques Rousseau révèle comment, en regardant le lever du soleil sur la plaine du Pô, il voit les ombres allongées des arbres qui se donnent littéralement à lire, comment il a la révélation de la lisibilité du monde. Car, si la lumière est le fondement de la visibilité, elle l'est aussi de la lisibilité. Plusieurs des propositions de « *leurs lumières* » mettent ainsi en scène la lecture : Julie Morel, avec *Light my Fire*, donne à vivre la difficulté de la lecture : si le texte sérigraphié à l'encre phosphorescente est difficile et parle lui-même, citant Georges Bataille, de l'appréhension du langage, il n'est pas visible en pleine lumière et il n'est visible qu'un instant dans le noir, le temps qu'il se décharge de la lumière qu'il a accumulée. Mayumi Okura, avec *La Petite Fille aux allumettes*, invite littéralement à jouer avec le feu. Ce que l'on gagne à craquer une allumette, c'est de faire naître, révélée par la vidéo qui capte notre geste, l'inscription de courtes phrases du conte d'Andersen. Leur lecture pourrait nous arracher des larmes. Elle se paie, comme dans le texte, par la dépense des allumettes, une dépense d'autant plus jouissive qu'elle transgresse l'interdit « on ne joue pas avec les allumettes ! ». En exergue de l'exposition est placé le *Détecteur d'anges* de Jakob Gautel et Jason Karaïndros. C'est une cloche de verre contenant une ampoule sur un socle en bois vernis, un objet de la famille des vieux appareils de physique. À l'Abbaye de Saint-Riquier, il trouve sa place dans une ancienne bibliothèque. Non seulement parce qu'il participe du cabinet de curiosités, mais parce qu'il met à l'épreuve le jeu contraire du silence de la lecture et du son de la voix. La lampe est là comme signal : pour qu'elle s'éclaire, il faut que le silence se fasse. Et cette lumière nous permet, par exemple, de lire. Mais que l'on s'exclame à la découverte de sa magie,

elle s'éteint aussitôt. « Derechef » aurait-on dit au XVIII^e siècle. Car, Rousseau encore : « L'écriture [on dira aussi la lecture], n'est qu'un supplément à la parole ».

Une chose se vérifie donc, c'est que si la lumière est facteur du visible et du lisible, elle l'est aussi du jouable. Ne parle-t-on pas de « jeux de lumières » ? Par cette jouabilité, on aborde la lumière comme substance perceptible, comme facteur sensitif et affectif, c'est-à-dire comme chose réelle. Ainsi, Félicie d'Estienne d'Orves construit spécialement une image tangible de *l'Éclipse*, une manière de soleil noir, référence probable à l'oxymore romantique, figure de la mélancolie, mais peut-être, plus littéralement, moment du récit cosmique et hypnotique qu'inscrit la lumière globale, déjà abordé avec son installation précédente, *Supernova*, en 2011. Si la lumière est environnement, elle est aussi circonstance. La chambre blanche de *Parallèles*, installation interactive de Marie-Julie Bourgeois, elle aussi une création pour « *leurs lumières* », est le lieu du pur récit du passage du temps, de l'éloge de la variabilité. « Couché / Je vois tourner le soleil / Chambre d'été » (ou d'hiver, ou d'automne, ou de printemps). Ce faux haïku, inspiré par celui que cite Roland Barthes dans *La Préparation du roman*, séance du 13 janvier 1979 du Collège de France : « Couché / Je vois passer des nuages / Chambre d'été », fragment instantané de réel, ouvrant sur tous les récits potentiels, pourrait donner la clé à la fois contingente et universelle de l'œuvre. Minimaliste à l'intérieur : un simple rayonnement de fentes de persiennes ; hyper technique à l'extérieur : un ensemble de quatre grandes machines optiques, mécaniques, électroniques et numériques, faites pour simuler l'incidence du soleil. Le pilote est le regardeur. Il décide, par la rotation d'une sphère, de l'heure et du lieu, partout sur la terre, où il veut être transporté.

Il y a aussi, dans *Caméra 1, plan 8*, le film de Marion Tampon-Lajarriette, une construction faite exclusivement de lumière. Sa mer agitée de vagues, vue du ciel, au large, est l'image la plus artificielle qui soit de l'objet le plus naturel qui soit. C'est le propre de l'image de synthèse, calculée par ordinateur, que de considérer l'aspect final comme cause de ce qui le fait naître. On croyait autrefois que le rayon de lumière qui nous fait voir les choses partait de l'œil. L'image virtuelle est gouvernée par une semblable logique, avec la technique du lancer de rayons (*ray tracing* en anglais) et aussi par le principe de radiosité qui regarde toute surface comme source de lumière. La caméra virtuelle parcourt l'espace en un mouvement continu dont on ne peut saisir la raison. C'est dans la bande son, dans la voix off, empruntée au film d'Hitchcock *La Corde* (1948) que réside la solution. Dans le film de référence, la voix gouverne la caméra et la vision subjective de James Stewart, qui parcourt le décor désormais vide d'un grand living room où l'on a vu la nuit tomber, dévoile peu à peu le crime qui s'y est déroulé. Le langage est ici comme un faisceau de lumière révélateur : une fois encore le flux lumineux est la métaphore d'une vérité énoncée. Le film de Donald Abad, *S'abstraire*, est projeté dans l'espace symétrique pour suggérer une manière de diptyque avec la mer houleuse. Mais les protagonistes sont ici continuellement à l'écran, le film n'est fait que pour les suivre, pour enregistrer leurs apparences lumineuses. Il s'agit de l'artiste et de son chat. Le chat est tenu en laisse, mais à la manière d'un cerf-volant,

par une longue ficelle sur un dévidoir. C'est l'hiver, ils sont en rase campagne, dans un champ, dans la terre. Le jour se lève, le soleil se couche, ils rentrent dans leur tente. On ne le comprend pas tout de suite, mais sa pupille toujours grande ouverte nous le montre : le chat est aveugle. C'est lui pourtant qui décide des déplacements, qui guide son maître, qui conduit la performance, qui filme parfois, qui inscrit le récit.

La lumière nous a donc conduit à l'éclipse et à l'aveuglement. Ce qu'expose Michaël Sellam est presque invisible, on peut ne pas y prêter attention. On dira que c'est une sculpture, une pièce en métal d'un centimètre et demi de diamètre, encastrée dans la cimaise blanche à un mètre cinquante du sol. Ce qui apparaît comme un judas, un œil, provoque notre naturelle *pulsion scopique* comme dit la psychanalyse. Ce désir est pourtant contrarié par un sentiment de risque. Traversant ce trou dans le mur, un mince rayon condensé de lumière rouge, un laser, avive la fascination pour la lumière et, simultanément, pointe la peur qu'elle peut porter en elle. D'ailleurs, sur le cartel, le titre, *Blind Test*, n'est-il pas assorti du moderne pictogramme que la loi impose pour signaler un rayon laser ? Et si l'on fermait les yeux, aurions-nous droit encore à une histoire ? Les rêves ne sont-ils pas faits, eux aussi, de lumière ? *Fermer les yeux* est le titre de l'installation de Tomek Jarolim. Elle s'annonce comme *Dreamachine* numérique. Le visiteur en est le sujet. Il s'assied et, dès qu'il ferme les yeux, une séquence de lumières colorées se déclenche devant lui. L'artiste et expérimentateur nous dit : « les impulsions lumineuses stimulent le nerf optique et modifient la fréquence électrique du cerveau : le spectateur découvre des motifs, des couleurs et des images abstraites. Plus l'expérience dure, plus les impressions s'intensifient, plus il se sent submergé de couleurs. » La lumière vient donc de l'intérieur ? S'agit-il vraiment d'images mentales ? L'interactivité s'est-elle déplacée jusque dans le cerveau ? Nous ne sommes plus dans le constructivisme positiviste ou métaphysique, nous ne sommes plus dans l'illusoire voyage psychédélique. Nous sommes pourtant les testeurs volontaires de ce qui continue à distinguer l'illumination de l'aveuglement.

S'il emploie fréquemment les mots « lumière » pour signifier la connaissance et la raison, « éclairé » pour faire valoir la culture morale et la vérité, Rousseau use constamment des termes « obscurité », « ténèbres », « aveuglement ». Au demeurant, ce qui fera sortir de l'ombre le Rousseau philosophe, c'est « l'illumination de Vincennes ». *Illumination* n'est pas synonyme de *lumière* : le *Discours sur les sciences et les arts* relève de l'intuition et de la conviction, pas nécessairement de la connaissance rationnelle et livresque. Si Rousseau appartient au Siècle des Lumières, son génie, sa lumière propre, aura été de s'en démarquer. C'est pourquoi, contre toute attente, sa réponse au concours de 1750 de l'Académie de Dijon : « Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs » sera : « non ». Sous le prétexte du tricentenaire de sa naissance, nous invitons Rousseau pour un supplément à « leurs lumières ». *Lumières de Rousseau* est un dispositif issu des recherches du groupe « Écrans mobiles et récit interactif ». L'intégralité de l'œuvre a été explorée à l'ordinateur pour y relever des phrases

ayant trait à la lumière et pour les placer dans une tablette numérique. Le lecteur, dont le comportement est dicté par cet écran, parcourt les salles, éclairé par la page-écran qu'il lit et qui, simultanément le filme.

Le titre « *leurs lumières* » n'est pas un nom propre, c'est un segment de phrase à placer dans diverses phrases. Vérifiant sur Google si cette expression n'est pas exagérément prise, on découvre qu'elle est employée d'abord dans des phrases symétriques de l'« éclairez vos lumières » de l'entrée des tunnels, ou telles que : « sont invités à éteindre leurs lumières », pour économiser l'électricité. Il ne s'agit plus du *blackout* opposé aux bombardements mais d'une réplique aux excès de la consommation énergétique. Il y a quelques années, les photos satellitaires nous ont fait découvrir l'éclairage planétaire. Les grandes métropoles du monde, et peut-être Tokyo plus que toutes, se sont éclairées à outrance, comme gage de sécurité. Au prix terrible de la catastrophe nucléaire, les Japonais choisissent désormais la voie de « l'éloge de l'ombre » — le titre de l'essai de Tanizaki, 1933 : « Ce monde de rêve à l'incertaine clarté que secrètent chandeliers ou lampes à huile, ce battement du pouls de la nuit que sont les clignotements de la flamme ». Tout en avouant que ces mots l'aient longtemps mise mal à l'aise, l'écrivaine japonaise vivant en Allemagne, Yoko Tawada, n'écrit-elle pas, dans son *Journal des jours tremblants* (Verdier, 2012, pp. 104-105) :

« Ma mère allumait les lumières dès qu'il commençait à faire un peu sombre en fin d'après-midi, c'est ainsi que j'ai grandi dans un espace éclairé et uniformément blanc jusque dans les recoins. La moindre parcelle d'obscurité lui rappelait les souvenirs de la Seconde Guerre mondiale. L'économie japonaise s'est développée dans les années soixante-dix en effaçant à tout prix, par la lumière des ampoules, la mémoire de la guerre. Puis la crise est arrivée dans les années quatre-vingt-dix, sans pour autant assombrir l'éclairage de Tokyo [...]. Mais peu de gens savaient que cette énergie illuminant Tokyo vingt-quatre heures sur vingt-quatre était produite à Fukushima et menaçait la vie humaine. »

Des spectacles pyrotechniques du Siècle des Lumières, à la « lumière indirecte » de la vidéo-surveillance nommée par Paul Virilio dans *L'Inertie polaire* (Bourgois, Paris, 1990), en passant par la lampe électrique à incandescence d'Edison, la lumière se prête à la métaphore mais elle échappe fondamentalement à la représentation. La flamme de la bougie dans les peintures de Georges de La Tour ou de Gerhard Richter nous parvient, nous éclaire littéralement, par la lumière qu'elle réémet. Je me souviens de l'installation *One Candle* de Nam June Paik, à Francfort en 1989, qui exaltait cette tautologie inéluctable. Une bougie voyait sa flamme fluctuante captée par une caméra vidéo et démultipliée en une série de projections sur tous les murs, les six vidéo-projecteurs décomposant eux-mêmes l'image de la flamme en trois images, dans les rouge, vert et bleu de la vidéo. Si la lumière est bien sûr partout dans les arts visuels, dans la peinture comme dans les films ou les installations, elle ne se présente que par elle-même. Il n'existe pas de lumière, à proprement parler, *artificielle*.

Jean-Louis Boissier

“their lights”: illumination and blindness

.....

The artists participating in “their lights” spring from the young generation which grew up in the heart of the digital age, and whose artistic training included direct contact with the interactivity of new media. When I was invited to Saint Riquier to continue the theme of light introduced by Alfred Manessier’s exhibit, *The Darkness and the Light* and combine it with that of the problematics of writing, I was reminded of my training with Frank Popper, the inventor of kinetic art, and a cultural theorist whose work covered the arts and language of the new media. Thus, I quickly appealed to these young artists whom I knew directly from their research. While they do share a use of technological media, it is far from being an exclusive specialization. Their approach to it retains a certain critical detachment and distance. It is a method of expression in an era marked by information technologies. The techniques relating to light, artificial light which comes from electricity and electronics, is both their subject as well as a medium. As we receive “their lights”, it is impossible not to perceive their links to an art of light and movement, of environment and participation. The exhibit itself can serve as a testament to their historical and experimental affiliations.

In his work *Émile*, Jean-Jacques Rousseau recounts how, as he gazes upon the sunrise in the plain of the Po, he saw the lengthening shadows of the trees which could literally be seen as something to be read, a revelation of the readability of the world. Consequently, if light is the foundation of visibility, it is also intrinsic to readability. Thus many offerings in “their lights” bring up the topos of reading: Julie Morel’s *Light my Fire* helps us experience the difficulty of reading. While the screen print in phosphorescent ink is difficult and speaks for itself, citing Georges Bataille on the apprehending of language, it is invisible in full light, and then only for a brief moment in the darkness, as it gives off the light it has accumulated. Mayumi Okura’s *Petite Fille aux allumettes* (*Little Match Girl*) literally invites us to play with fire. When we strike a match, we literally bring into being. This is revealed by the video which captures our gesture, with a few phrases of Hans Christian Andersen’s iconic tale inscribed, which can move us to tears. As in the story, we are moved to a profligate use of the matches, rendered all the more pleasurable by the fact that we are transgressing: “never play with matches!” Jakob Gautel and Jason Karaïndros’ *Détecteur d’anges* (*Angel Detector*) serves as an epigraph for the exhibit. It consists of a glass bell containing a bulb on a base of varnished wood, an object that calls to mind an antique scientific apparatus. At the Abbey of Saint Riquier, it seems quite at home in an old library, not only because it seems part of a cabinet of curiosities, but because it calls into question the antithetical play between the silence of reading and the sound of a voice. The lamp is there as a signal: it only lights up when there is silence. This light enables us, for example, to read. But as soon as one exclaims over its magic, the light goes out “anew” as one might have said in

the 18th century. Once again, Rousseau comes to mind: “Writing (the same can be said for reading) is merely a supplement to speech.”

One thing can be verified, and that is that, if light is a factor in the visible and legible, it is also “playable”. Do we not speak of “the play of light”? Through this playfulness, we deal with light as a perceptible substance, as a sensory and emotional force, that is to say, as a tangible thing. In keeping with this, *Félicie d’Estienne d’Orves* has constructed a concrete figure of the Eclipse and its corona, a sort of *Black Sun*. It is a probable reference to the romantic oxymoron and figure of melancholy, but perhaps, more literally, to a moment in the hypnotic tale of the cosmos in which is framed, that of and universal light. This theme has already been explored in her last installation, *Supernova*, in 2011. While light is environment, it is also circumstance. *Marie-Julie Bourgeois’* interactive installation *Parallèles* (*Parallels*), is also created especially for this exhibition. This white room is the site of a tale of the passage of time and ode to variability. “Setting,/I see the sun go round,/Summer’s chamber” (or winter’s, autumn’s or spring’s). This false haiku, inspired by the one cited by Roland Barthes in *The Preparation of the Novel* (lecture course of 13 January 1979 at the Collège de France): “From my bed I watch/Clouds passing across the sun/ My room in summer,”²¹ is an instantaneous fragment of reality, open to all potential stories, which can provide the key, both contingent and universal, to this work. Inside, it is minimalist – a simple radiance emanating from louvered shutters. Outside it is highly technical: an ensemble of four large machines, optical, mechanical, electronic and digital, are set up to simulate the light of the sun. The pilot is the person who watches. They decide the time and the place where they want to be transported, anywhere on the planet, with the rotation of a sphere.

In Marion Tampon-Lajarriette’s film, *Caméra 1, plan 8* (*Camera 1, Shot 8*), there is also a construction made entirely of light. Her image of the open sea tossed with waves, viewed from the sky, is the most artificial image of the most natural thing one can imagine. It is a distinctive feature of an artificial image, created by a computer, that it considers the final result as the cause of that which brought it into being. Once, it was believed that the light by which we perceive things emanated from the eye itself. The virtual image is governed by a similar process with the technique of ray tracing, as well as the technique of radiosity, which consists of perceiving all surfaces as sources of light. The virtual camera pans over the space in a continuous movement for no obvious reason. The answer lies in the soundtrack and the voice over, borrowed from the Hitchcock film, *Rope* (1948). In the film, the voice dictates the direction of the camera and drives the subjective vision of James Stewart, whose glance takes in the décor of a now empty living room where we see night fall, and where the crime which has just taken place is slowly revealed. The language here functions as a beam of revealing light: once again the flood of light serves as a metaphor for the truth that is being uttered. Donald Abad’s film *S’abstraire* (*Abstraction*) is projected in the symmetrical space to suggest a sort of diptych with the stormy sea. But here the protagonists, the artist and his cat, are continually on the screen, and the film

serves only to follow them, to record their luminous appearances. The cat is on a leash, but in the manner of a kite, with a long string on a reel. It is winter, they are in open countryside, in a field, in the earth. The day breaks, the sun sets, they enter their tent. You don't understand right away, but we see through his eye, opened wide: the cat is blind. Nevertheless, it is he who decides where they go, he guides his master, who conducts the performance, sometimes filming, and who registers the tale.

Thus, light has led us to eclipse and blindness. Michaël Sellam's exhibit is almost invisible, one might easily miss it. It appears to be a sculpture, a work in metal, one and a half centimetres in diameter, embedded in white moulding a meter and a half from the ground. What at first seems to be a spyhole, an eyepiece, provokes our scopic drive, according to Freudianism. However, this desire is thwarted by our fear of risk. A thin ray of red light, a laser, traverses this hole in the wall and arouses our fascination for the light, and simultaneously, highlights the fear with which it is imbued. Moreover, the carton indicates the title, Blind Test, which is accompanied by the modern pictogram used to indicate the presence of a laser beam. And if we closed our eyes, might we not also be entitled to a story? Aren't dreams themselves made of light? Fermer les yeux (*Closing Your Eyes*) is the title of Tomek Jarolim's installation. It claims to be a digital Dreamachine. The visitor becomes its subject. You sit down, and, once you close your eyes, a sequence of coloured lights goes off before them. As the artist and "experimenter" tells us: "the luminous pulses stimulate the optic nerves and modify the electrical frequencies of the brain. The spectator thus can perceive abstract motifs, colours and images. The longer the experience lasts, the more intense the impressions, until one feels submerged in colour." So, does the light come from within? Are they truly mental images? Does the interactivity take place right within the brain? We are no longer within a metaphysical or positivist constructivism, nor an illusory psychedelic trip. We do however become the guinea pigs testing what in fact distinguishes illumination from blindness.

While Rousseau often uses the word "enlightenment" to signify knowledge and reason, or "enlightened" to ascribe a value to moral culture and truth, he also constantly uses the terms "obscurity", "darkness", and "blindness". Incidentally, what makes Rousseau the philosopher emerge from the shadows as it were was his "illumination" on the way to Vincennes. Illumination is not a synonym for light: his Discourse on the Arts and Sciences is more a work of intuition and conviction rather than one of rational and academic knowledge. While Rousseau belongs to the Age of Enlightenment, his genius, his own "illumination", was to have distinguished himself from that movement. This is why his unexpected answer to the question of the 1750 essay competition of the Académie de Dijon: "Has the establishment of the arts and sciences contributed to the moral betterment of mankind?" was "No." To commemorate the tricentennial of his birth, we invite Rousseau to contribute to « leurs lumières ». *Lumières de Rousseau (Rousseau's Lights)* is a result of the research of the group "Mobile Screens and Interactive Stories". His entire work was searched with a computer for any references to

light, and they were placed in a digital tablet. The reader, whose behaviour is dictated by its screen, wanders through the rooms, illuminated by the page they are reading on the screen, even as they are being filmed by it.

The title « leurs lumières » (literally "their lights") is not a proper name, it is a segment of the sentence to be placed in various phrases. Regarding the expression leurs lumières, we ran a Google search to make sure it wasn't overused. We then discovered that the term "light" was mostly used in phrases such as "turn on your headlights" at the entrances of tunnels, or "invited to turn out their lights" for saving electricity. In this day and age, it is no longer a question of dimming one's lights for a blackout in the face of the threat of bombardment, but rather a response to an excessive consumption of energy. A few years ago, we discovered the illumination of the earth thanks to satellite photos. The great metropolises of the world, perhaps Tokyo, more than all the others, are extravagantly illuminated as a measure of security. After paying the terrible price of a nuclear catastrophe, the Japanese have since chosen an appreciation of shadow and subtlety as evoked in Tanizaki's 1933 essay *In Praise of Shadow*. "That dream world built by that strange light of candle and oil lamp, that wavering light beating the pulse of night." Even as she admits that these words have long made her uncomfortable, the Japanese author Yoko Tawada, who now lives in Germany writes, in her work, *Journal des Jours Tremblants* ("A Journal of Trembling Days")²:

"My mother would put the lights on as soon as the light began to fade at the end of the afternoon, thus I grew up in a space which was light and uniformly white, down to the most hidden recesses. The slightest bit of darkness brought back her memories of the Second World War. The Japanese economy developed in the 1970s, striving to use the light of so many bulbs to erase the memories of war at any cost. Then the crisis of the 1990s came along, but it did not dim the lights of Tokyo [...]. But few people knew that this energy which illuminated Tokyo 24/7 was produced at Fukushima and threatened human life."

From the pyrotechnical spectacles of the Age of Enlightenment to the "indirect lighting" of video surveillance, as Paul Virilio terms it in his book *Polar Inertia*, along with Edison's incandescent electric lamp, light lends itself to metaphor but in essence defies representation. The flame of the candle in the paintings of Georges de La Tour or Gerhard Richter reaches us, literally enlightens us, with the light that it "re-emits". I remember Nam June Paik's installation, *One Candle*, in Frankfurt in 1989, exalted this inevitable tautology. The flickering flame of a candle was viewed by a video camera as a repeated series of projections are made of it on all the surrounding walls. The six video projectors themselves deconstructed the image of the flame into three images, in the red, green and blue tones of the video. While light is omnipresent in the visual arts, in painting, as in film or installations, it cannot be represented except by itself. Literally speaking, there is no artificial light.

Jean-Louis Boissier

1. Haiku translated by Marilyn Hacker, 2012. 2. (Verdier, 2012, pp. 104-105). My translation.

Jakob Gautel & Jason Karaïndros

Détecteur d'anges

- Sculpture de lumière interactive, 1992-1995
- Bois (érable moucheté), verre, ampoule, métal, circuit électronique, 30 cm de haut, 16 cm de diamètre.
- Collection : Bruno Hoang
- Production : autoproduction
- Électronique : Walter Goettmann, Berlin
- Production : autoproduction

“Looking into the heart of light, the silence...” — T. S. Eliot

« Un ange passe — un moment de silence devenu rare dans notre société hantée par le *horror vacui* visuel et sonore. Notre Détecteur d'anges est un dispositif à détecter le silence. Il capte tout son dans son entourage. Quand il y a du silence, une lampe s'allume. Au moindre bruit celle-ci s'éteint de nouveau. Le Détecteur d'anges devient ainsi un phare invitant l'ange qui passe à un moment de repos. Un dialogue (silencieux) avec l'ange ainsi attiré peut s'instaurer. » J.G. & J.K.

“Looking into the heart of light, the silence...” — T. S. Eliot

“An angel passes — a moment of silence that has become all too rare amidst the visual and auditory horror vacui. Our Angel Detector is a device for detecting silence. It senses all surrounding sound. When there is silence, a lamp lights up. At the slightest sound, it goes out again. The Angel Detector thus becomes a lighthouse which invites passing angels to enjoy a moment of repose. A (silent) dialogue with the angel thus attracted can now take place.” J.G. & J.K.



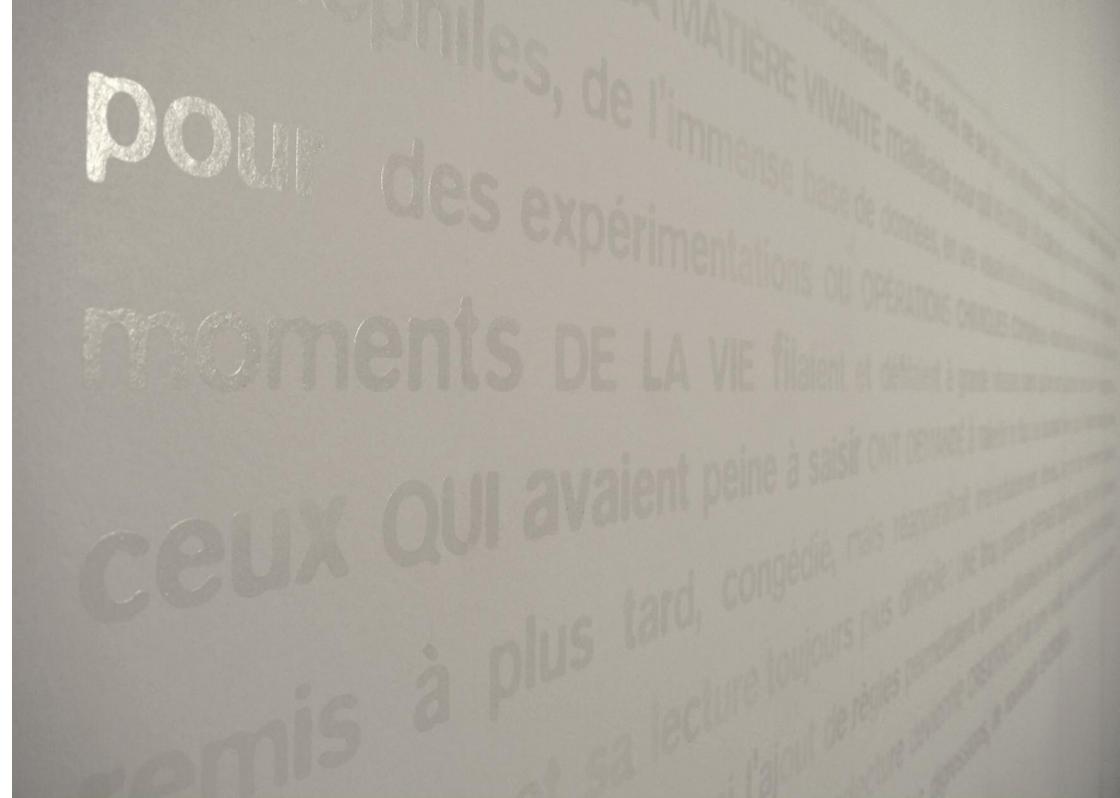
Julie Morel

.....
Light my Fire

- Installation, 2011-2012
- Papier peint sérigraphié à l'encre phosphorescente, lampes halogènes, minuteur, 2,80 m x 3,20 m
- Sérigraphie : La presse purée, Rennes
- Production : Maison Populaire, Montreuil; Conseil Général de Seine-Saint Denis; Ministère de la Culture
- Remerciements : Alexis Chazard, Jocelyne Quélo, Guillaume Constantin

Réalisée dans le cadre d'une résidence à la Maison populaire, *Light my Fire* est une installation qui s'appréhende tour à tour dans la lumière et dans la pénombre. Le spectateur est en présence d'un texte inscrit en caractères phosphorescents sur le mur. Presque invisible et illisible en pleine lumière, il se révèle cycliquement lorsque la lumière s'éteint, le temps qu'il s'efface lentement dans le noir. Cette version du texte augmente et rejoue un extrait de *La Part maudite* de Georges Bataille (1949). Elle propose la description tautologique d'une phrase en train de s'écrire. Elle prend le caractère d'un énoncé performatif et met en évidence la difficulté de sa lecture et les efforts nécessaires pour la saisir. Cette augmentation performative est rédigée en minuscules alors que la phrase originale, « Le principe même de la matière vivante veut que les opérations chimiques de la vie qui ont demandé une dépense d'énergie soient bénéficiaires, créatrices d'excédents », se détache furtivement en majuscules.

.....
Created during a residency at La Maison Populaire, Light my Fire is an installation which is to be viewed alternately in both light and shadow. The spectator finds themselves in the presence of a text inscribed on the wall in phosphorescent letters. It is almost invisible and illegible in full light, but reveals itself gradually as the light dims, until it gradually extinguishes itself in the dark. This version of the text augments and replays an excerpt of George Bataille's The Accursed Share (1949). It offers the tautological description of a phrase in the process of writing itself. It takes on the character of a performative utterance, underlining the difficulty of reading and the effort necessary to capture a phrase. This performative addition is written in lower case letters while the original phrase of Bataille's: "The principle of living material demands that the chemically-based operations relating to life which require an output of energy be beneficial, and create surplus" is subtly highlighted in capital letters.



LE PRINCIPE OU le commencement de ce récit ne se fait pas attendre, peut-être MÊME avait-il déjà débuté: les mots, DE LA MATIÈRE VIVANTE malléable pour qui VEUT QUE LES Calculs prennent forme, s'échappaient, hémophiles, de l'immense base de données, en une visualisation dynamique proche de celle que l'on utiliserait pour des expérimentations OU OPÉRATIONS CHIMIQUES Complexes - tout venait et tout passait, tous les moments DE LA VIE filaient et défilaient à grande vitesse, sans qu'on en puisse concevoir l'importance- ceux QUI avaient peine à saisir ONT DEMANDÉ à ralentir le flux, se doutant bien que le texte serait ajourné, remis à plus tard, congédié, mais réapparaîtrait irrémédiablement étendu, augmenté, commenté, toujours plus long et sa lecture toujours plus difficile: UNE trop grande DÉPENSE D'ÉNERGIE, des efforts à fournir trop importants, et si l'ajout de règles permettaient que les utilisateurs les plus lents SOIENT BÉNÉFICIAIRES d'un temps en plus, que leur relecture devienne CRÉATRICE D'un sens inédit, elles conduisaient la narration à de nouvelles parenthèses, de nouvelles digressions, de nouveaux EXCÉDENTS.

Mayumi Okura

.....
La Petite Fille aux allumettes

- Installation interactive, 2007-2012
- Nouvelle version pour «*leurs lumières*»
- Ordinateur, vidéo-projecteur, caméra infrarouge, boîte d'allumettes
- Programmation : Dominique Cunin
- Production : autoproduction

En craquant une allumette, le spectateur déclenche devant lui la projection de l'image de cette allumette qui brûle où il voit se former un court texte dans la lumière. D'allumette en allumette, il se rend compte qu'il est en train de lire paragraphe par paragraphe le conte d'Andersen, *La Petite Fille aux allumettes*. Afin de révéler le texte et de pouvoir le lire, le spectateur n'a pas d'autre solution que de dépenser des allumettes. L'histoire qu'il découvre est celle d'une petite fille qui cherche à vendre des allumettes pour sa propre survie et finit par mourir de froid après avoir eu une série d'hallucinations en regardant les flammes. En d'autres termes, le spectateur se trouve dans une situation similaire à celle de la protagoniste de l'histoire qu'il découvre. C'est même une condition sans laquelle il ne peut pas lire la suite de l'histoire. Il y a une corrélation entre son action et le contenu du récit.

.....
By striking a match, the spectator sets off the projection of the image of this match that burns, and they gradually perceive a short text which takes shape before their eyes in its light. Going from match to match, paragraph by paragraph, they realize that they are reading Hans Christian Andersen's tale, The Little Match Girl. In order to reveal the text and to be able to continue to read it, the spectator has no choice but to use up more matches. The story that they discover gradually is that of a little girl who must sell matches in order to survive. She gradually dies of the cold after having experienced several hallucinations as she looks into the flames of her last matches. In other words, the spectator is in a parallel situation with that of the protagonist of the story they reveal. It is even a condition necessary to continue the tale. There is a direct correlation between their action and the content of the story.



Ses petites mains étaient
presque mortes de froid.

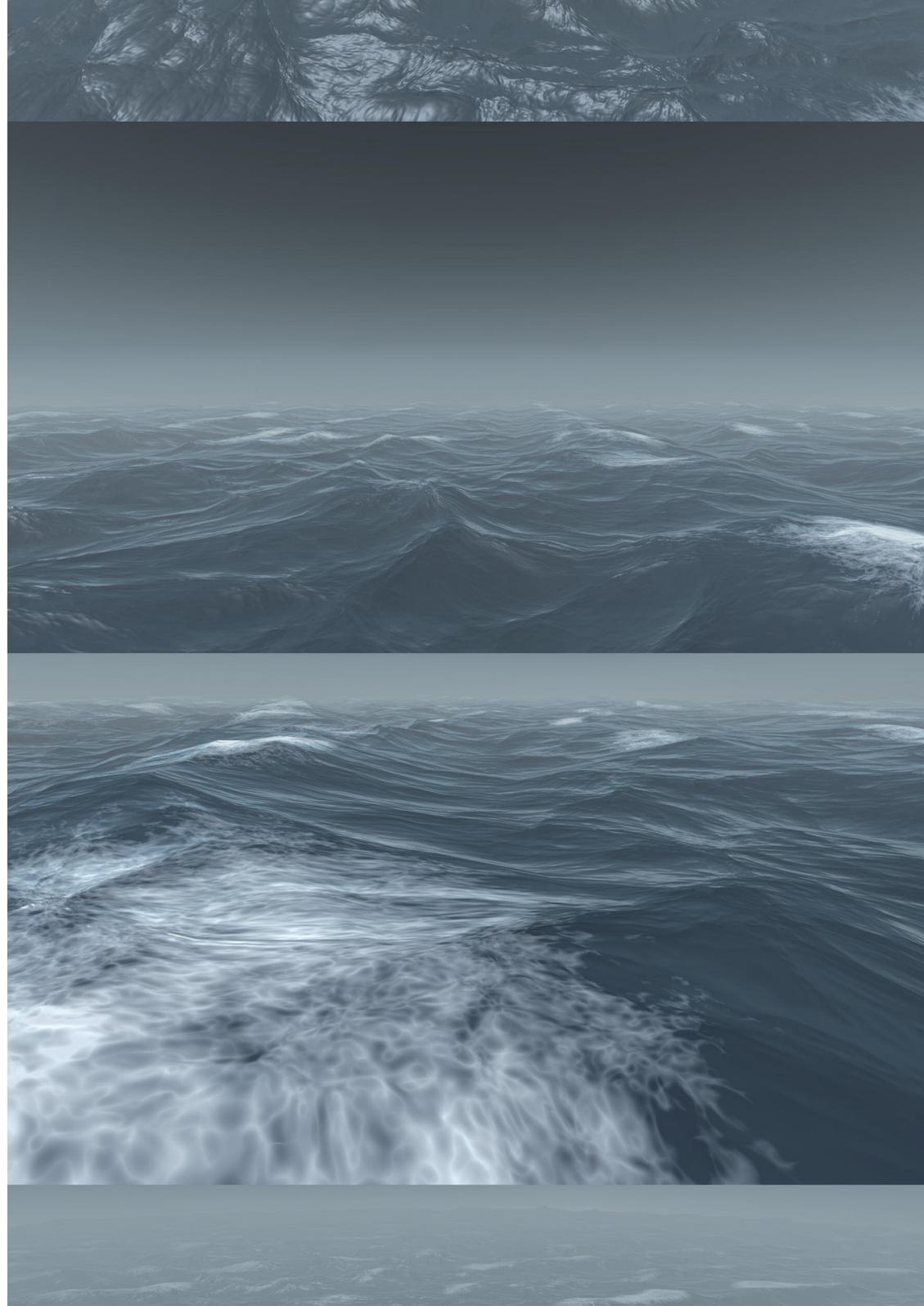
Marion Tampon-Lajarriette

..... **Caméra 1, Plan 8**

- Film vidéo, 2008
- Vidéo-projecteur, lecteur, enceintes, 6 mn en boucle infinie
- Production : Printemps de Septembre à Toulouse ;
Maison européenne de la photographie, Paris
- Remerciements : Claudy Iannone

Caméra 1, Plan 8 opère un déplacement, dans les deux sens du terme. La vidéo nous entraîne dans un cheminement au-dessus de la surface en mouvement d'un océan de synthèse. Le déplacement reproduit sur cette étendue est celui du champ de la caméra dans *La Corde* (Hitchcock, 1948) ; film tourné en un mouvement de caméra continu. La scène reconstituée ici est celle où la caméra arpente soudain de façon autonome le décor de l'appartement vide alors qu'un personnage décrit à haute voix comment le meurtre – auquel personne n'a assisté – aurait pu être commis dans ce lieu. La bande sonore utilise cette voix *off*, des sons provenant de ce décor, tels que des bruits de pas ou de portes, et la musique dramatique qui ouvre et ferme le film. Tout nous renvoie à une histoire qui a lieu ailleurs, dans un autre espace-temps hors de portée de notre regard. Nous sommes pris dans ce mouvement doublement abstrait, isolé loin de son référent narratif, projeté dans un environnement vierge de toute balise et propre à accueillir ses aléas.

.....
Caméra 1, Plan 8 (Camera 1, Shot 8) implements movement in both senses of the term. The video invites us on a journey above the surface of a synthetic ocean. The movement reproduced over this expanse is precisely that of the camera shot in Hitchcock's 1948 film Rope, a film done in one continuous shot. The scene reconstituted here is one when the camera suddenly seems to pan autonomously over the décor of the empty apartment while a person describes aloud how the murder—which no one witnessed—could have been committed here. The audio track uses this voice over, with sounds from the stage, such as footsteps and the sounds of doors, along with the dramatic soundtrack that begins and ends the film. All the elements evoke a story which took place elsewhere, in another space-time, beyond our gaze. We become involved in this doubly abstract movement, an isolation far from its narrative referent, projected into an environment devoid of any markers and suitable for accommodating such vagaries.



.....
S'abstraire

- Performance, film vidéo, 2011
- Première exposition dans «*leurs lumières*»
- Vidéo-projecteur, lecteur, enceintes, 26 mn
- Production : autoproduction

« C'est un projet de marche en binôme qui pose des questions relatives au territoire. Prendre pour guide un chat – aveugle de naissance, né en Grèce, une sorte de Tyrésias – c'est un test pour outrepasser son statut, pour dépasser sa nature. J'avais interrogé le vétérinaire avant de partir. Il s'était déclaré ignorant du comportement de l'animal mais m'avait conseillé une longue laisse, un fil, une ligne, afin qu'il ne détale pas au premier coup de feu, car c'était la saison de la chasse. Cette ligne allait être notre unité de mesure flottante. C'est une réflexion sur la juste distance, sur la distance relative entre deux points mobiles. C'est une horizontalité, sans verticalité fixe – mon corps ne lui donnait aucun repère, mis à part une présence rassurante –, pas de poteau, ni barrière, ni mur, juste un espace sans fin. Si mon chat miaulait, ce n'était pas pour m'appeler, pour se plaindre, mais d'abord pour tester l'espace, à la manière d'une chauve-souris. Comme tous les chats, il était beaucoup plus actif à la tombée de la nuit, entre chien et loup. Comment la percevait-il? » D.A.

.....
"It's a project about a stroll with two partners who each question the territory they cover. Selecting a cat for a guide—one blind since birth, born in Greece, a sort of feline Tiresias—is an experiment in transcending one's boundaries, going beyond nature. I consulted the veterinarian before setting out. He declared that he had no idea of what to expect regarding the animal's behaviour but advised me to use a long leash of sorts, a string, to ensure that he would not bolt if he heard a gunshot, since it was hunting season. This string was to be our floating unit of measure. It's a reflection on a true notion of distance, on relative distance between two mobile points. It's about horizontality without fixed verticality—my body did not provide any direction, it was merely a reassuring presence. No posts, no barriers, no walls, just an infinite space. When my cat meowed, it was not to call me, nor to complain, but principally to test the space around him, much as a bat would. Like all cats, he was far more active at twilight. How did he perceive it?" D.A.



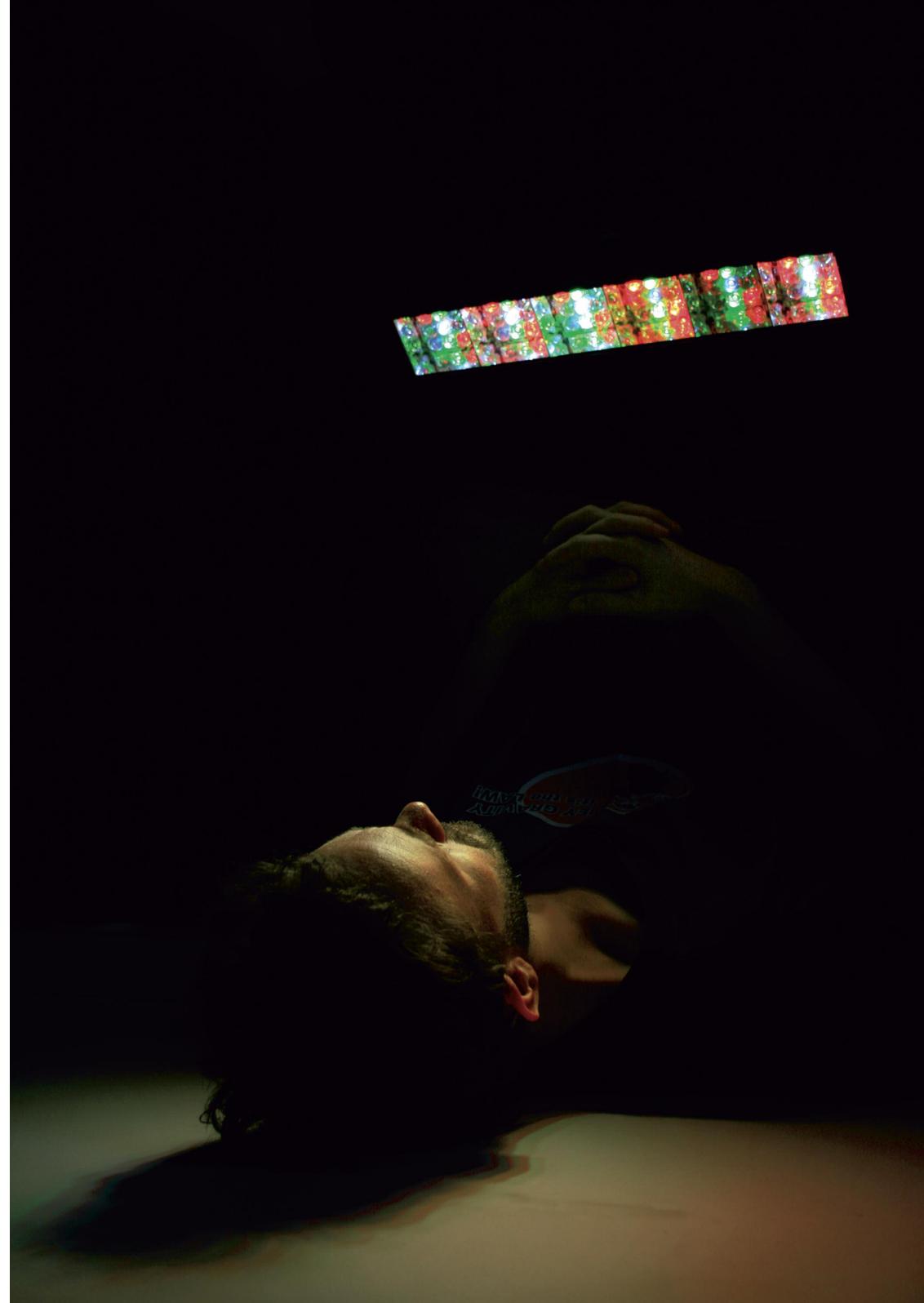
Tomek Jarolim

Fermer les yeux

- Installation lumière interactive, 2012
- Première exposition dans «*leurs lumières*»
- Rampe LED, caméra, spots infrarouge, ordinateur, chaise
- Conseils lumière : Annie Leuridan (EnsadLab/DiiP)
- Technique et informatique : Cyrille Henry
- Production : programme Dispositifs interactifs et performatifs (DiiP) d'EnsadLab, laboratoire de recherche de l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs

Envisagé comme une fabrique à images mentales, le dispositif de *Fermer les yeux* est un face à face avec la lumière qui explore nos capacités de perception et d'imagination. Son interactivité vise à dépasser la simple interaction avec une machine. Lorsqu'il ferme les yeux, le spectateur déclenche une séquence lumineuse colorée qui lui fait ressentir, plutôt que voir réellement, une image. Ses paupières sont alors l'écran d'une image sans cadre, sans dimensions. Les impulsions stimulent son nerf optique et modifient la fréquence électrique de son cerveau. Derrière ses paupières fermées, il découvre des motifs, des couleurs et des images abstraites. Le spectateur voit, au-delà de l'écran, la matière lumineuse des diodes électroluminescentes, une pure source de lumière qui fait résonner l'image en lui. Il n'est plus l'observateur, mais le déclencheur de ses propres images et impressions. Plus l'expérience dure, plus les impressions s'intensifient. Lorsqu'on ouvre les yeux à nouveau, la machine s'arrête.

.....
Imagined as a factory of mental imagery, the device behind Fermer les yeux (Closing Your Eyes) is a confrontation with light which explores our capacity of perception and imagination. Its interactivity aims to move past a simple encounter with a machine. As they close their eyes, spectators set off a sequence of coloured lights which make them sense, rather than actually perceive, a series of images. Their eyelids become the screen for an image without a frame or dimensions. The impulses stimulate the optic nerve and modify the electrical frequencies of the brain. Behind their closed eyelids, they discover motifs, colours and abstract images. Beyond the screen, the spectator perceives the luminous matter from electroluminescent diodes, a pure source of light which makes the image resonate within. They are no longer mere observers, but the generators of their own images and impressions. The longer the experience lasts, the more intense the impressions. Once you open your eyes, the machine stops.



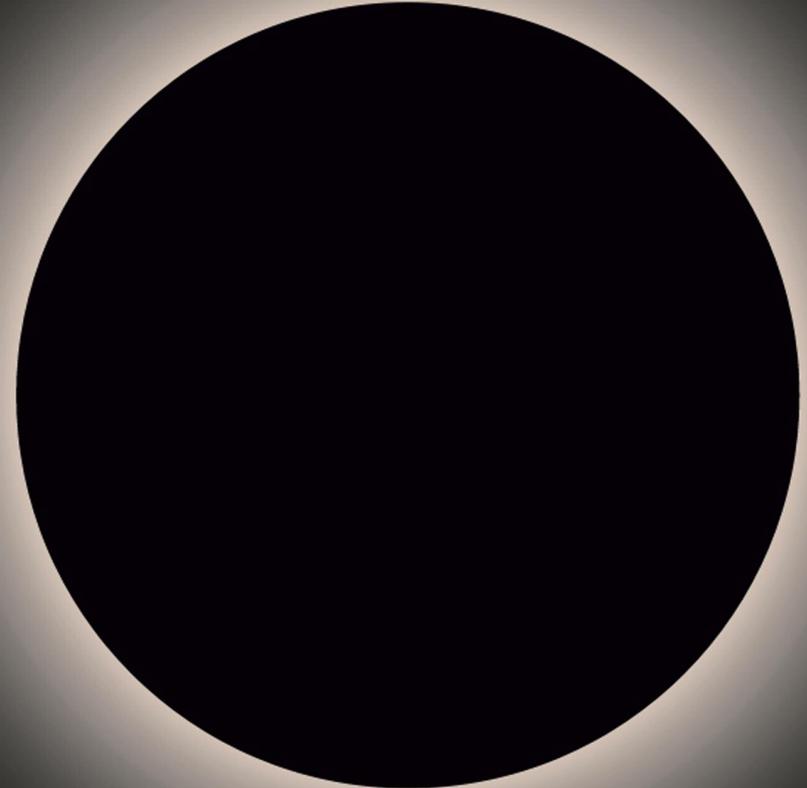
Félicie d'Estienne d'Orves

Éclipse II (série Cosmos)

- Vidéo-sculpture, 2012
- Création pour «*leurs lumières*»
- Projection vidéo sur un disque d'aluminium peint, 1,5 m de diamètre, vidéo en boucle
- Fabrication : Atelier Delarasse
- Production : Courtesy of Galerie Lot 10, Bruxelles ; Centre Culturel de Rencontre de l'Abbaye de Saint-Riquier – Baie de Somme

La vidéo pour écran circulaire suspendu dans l'espace *Éclipse II* est l'aboutissement de la série *Cosmos* qui vise à interroger la connaissance mythique et instinctive qu'induisent les manifestations naturelles de la lumière. Comme les autres vidéos et constructions rayonnantes et colorées de l'artiste, elle interroge le processus de la vision et le conditionnement du regard. Elle donne à percevoir des rotations cycliques et progressives et le déroulement d'états lumineux et hypnotiques qui se réfèrent à des phénomènes d'astrophysique. Après la formation de la matière dans la sculpture *Ovale* (2008), le recouvrement apparent d'un astre par un autre en un instant précis dans *Éclipse I* (2009), l'explosion d'une étoile *Supernova* (2011), *Éclipse II* fait éprouver le jeu des positions relatives de l'observateur, d'une source de lumière et d'un disque éclipçant. Une telle inscription dans l'espace de l'alignement d'ombres et de lumières évoque les limites de la perception humaine et des événements qui nous relient à des espaces-temps étrangers.

• • • •
*A video for a circular screen suspended in space, Éclipse II is the last element of the Cosmos series which aims to question the instinctive and mythical understanding which natural manifestations of light induce. Like this artist's other videos and radiantly coloured constructions, it seeks to explore the process behind vision and the ways in which our gaze is conditioned. It recreates a series of cyclical and progressive rotations as various luminous and hypnotic states progressively unfold, inspired by astrophysical phenomena. After the creation of the material with the sculpture *Ovale* (2008), the apparent covering of one star by another at a precise instant in *Éclipse I* (2009), and the explosion of a star in *Supernova* (2011), *Éclipse II* helps us experience the play inherent between the relative position of the observer, a source of light and an eclipsing disk. This assertion in space of an interplay and alignment of shadow and light evokes the limits of human perception and events which create links with distant space-times.*



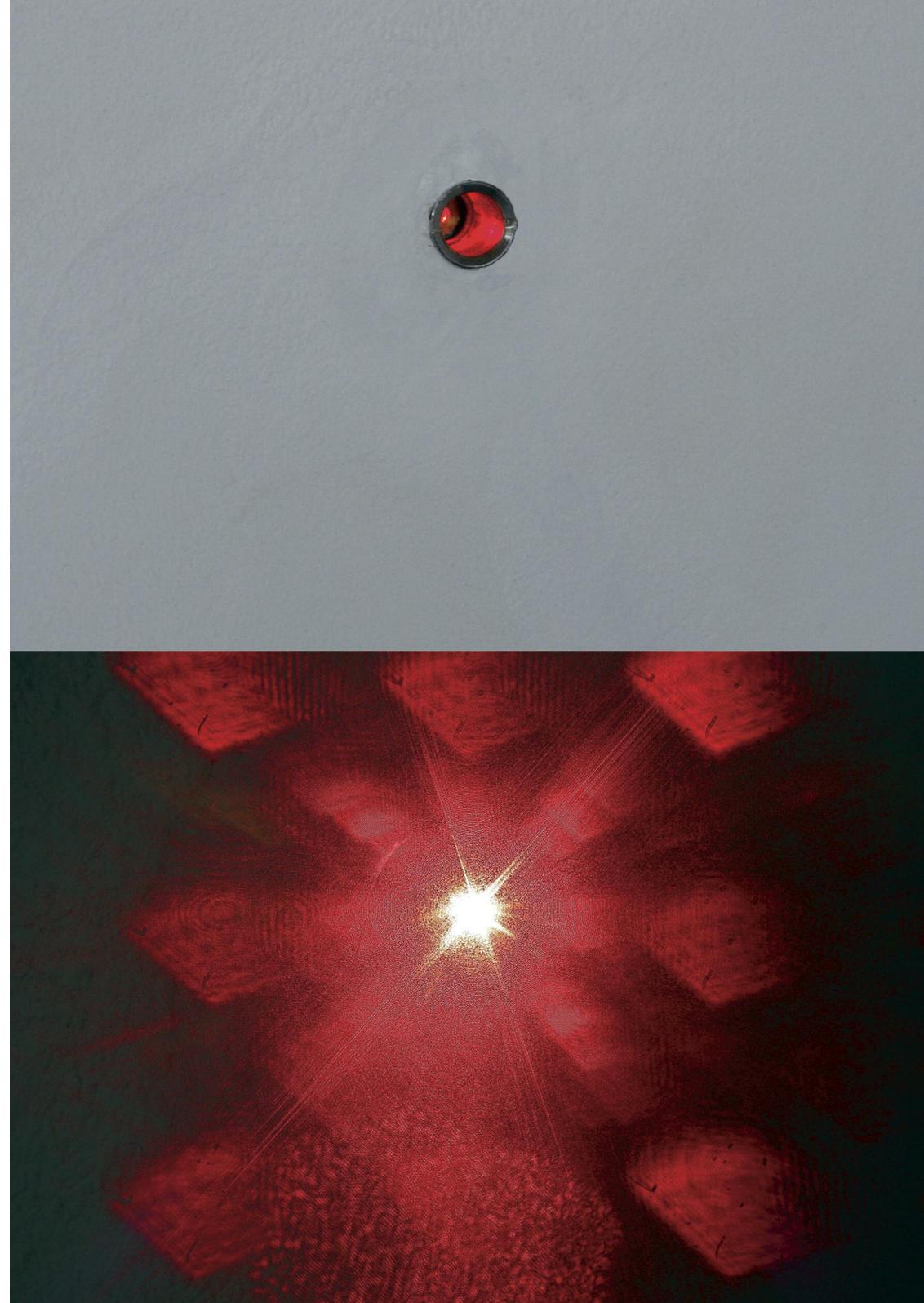
Michaël Sellam

Blind Test

- Sculpture, 2009
- Mur, trou, laser rouge, 2 x 2 cm
- Production : autoproduction

Une sculpture d'un centimètre et demi de largeur est discrètement encastrée dans un mur, à hauteur du regard. Le faisceau d'un laser rouge est dissimulé derrière un judas. L'intervention est minimale mais elle remplit toutefois l'espace dans une dimension qui peut paraître agressive et comique. Face à cette mise en scène, soupçonnant un danger, car leur œil pourrait en devenir la cible, les spectateurs adoptent différents comportements, parfois surprenants. L'objet pervers peut révéler et amplifier une nature craintive ou complice.

A sculpture one and a half centimetres wide is discretely embedded within a wall, at eye level. The beam of a red laser is hidden behind a spyhole. Its presence in space is minimal but nevertheless its intervention fills space in a dimension which could be perceived as aggressive yet comical. Faced with this mise en scène, suspecting some danger, since their eye could become a target, observers react with a variety of behaviours, sometimes surprising. The perversity of the object can reveal or accentuate fearful or conniving traits within us.



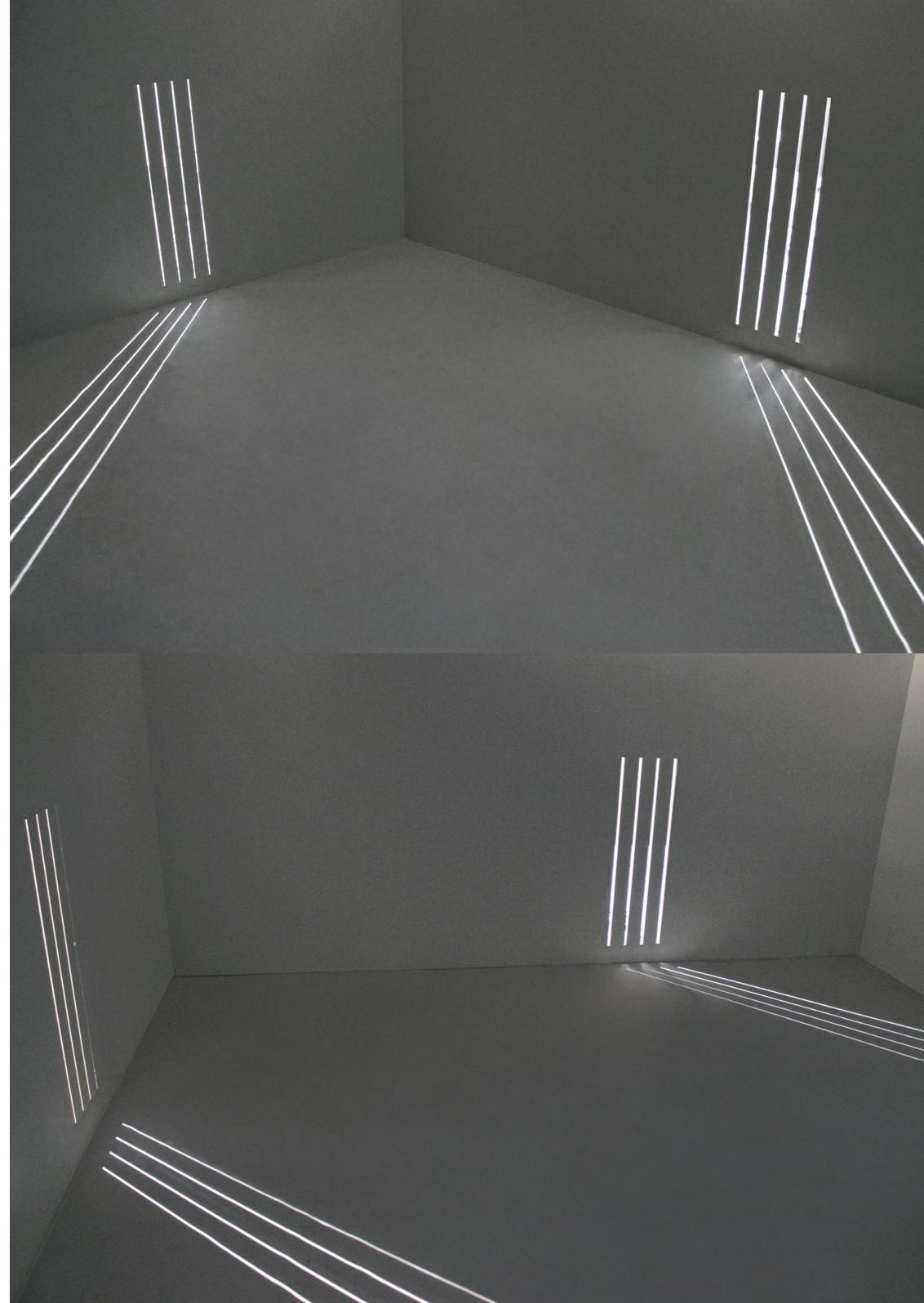
Marie-Julie Bourgeois

Parallèles

- Environnement interactif, 2010-2012
- Première présentation dans «*leurs lumières*»
- Structure en bois, interface trackball, ordinateur, moteurs, miroirs, lampes tungstènes, enceintes, 8,20 x 8,20 x 2,50 m, durée variable
- Programmation informatique : Nicolas Montgermont
- Conseil lumière : Annie Leuridan (EnsadLab/DiiP)
- Régie technique : Pierre-Yves Dougnac (EnsAD), Alexandre Saunier
- Réalisation mécatronique : La ménagerie technologique
- Conseils électronique et mécanique : Cyrille Henry (EnsadLab/DiiP)
- Architecture : Alain Cieutat, Henri Barthélemy
- Menuiserie : À première vue
- Conseils physique et optique : Georges-Albert Kisfaludi
- Composition sonore : Julien Bréval
- Production : programme Dispositifs interactifs et performatifs (DiiP) d'EnsadLab, laboratoire de recherche de l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs ; Fondation Lagardère ; avec la participation du Fresnoy

La course du soleil se dessine dans l'environnement interactif. La rotation d'une bille géante permet au spectateur d'avancer ou de reculer dans le temps. La vitesse et la dextérité de la manipulation créent l'ambiance visuelle et sonore. La distorsion du temps est matérialisée par la course du soleil inscrite dans un espace clos. Des faisceaux de lumières parallèles correspondent à la position du soleil à un instant donné. Les rayons accompagnent le déplacement, ils traversent l'espace de la chambre blanche, éclairent le corps des spectateurs et simulent une perturbation de l'équilibre de notre planète. Les spectateurs sont embarqués dans un voyage temporel et exposés aux conséquences de ce dérèglement virtuel du cycle. Ils se trouvent au cœur d'un effet spécial inspiré d'un phénomène naturel qu'ils contrôlent et subissent à la fois.

The course of the sun is the inspiration of the interactive environment. The rotation of a giant marble enables the spectator to move back and forth through time. The speed and dexterity of the manipulation dictate the visual and auditory ambiance. The distortion of time is made manifest by the course of the sun within an enclosed space. Beams of parallel light correspond to the position of the sun at a given instant in time. The rays correspond to the movement, they traverse the space of the white room, play upon the bodies of the spectators and simulate a disturbance in the equilibrium of our planet. The spectator embark upon a journey in time and are also witnesses to the consequences of the virtual disruption of this cycle. They find themselves in the heart of a special effect inspired by a natural phenomenon which they both actively control and passively experience.

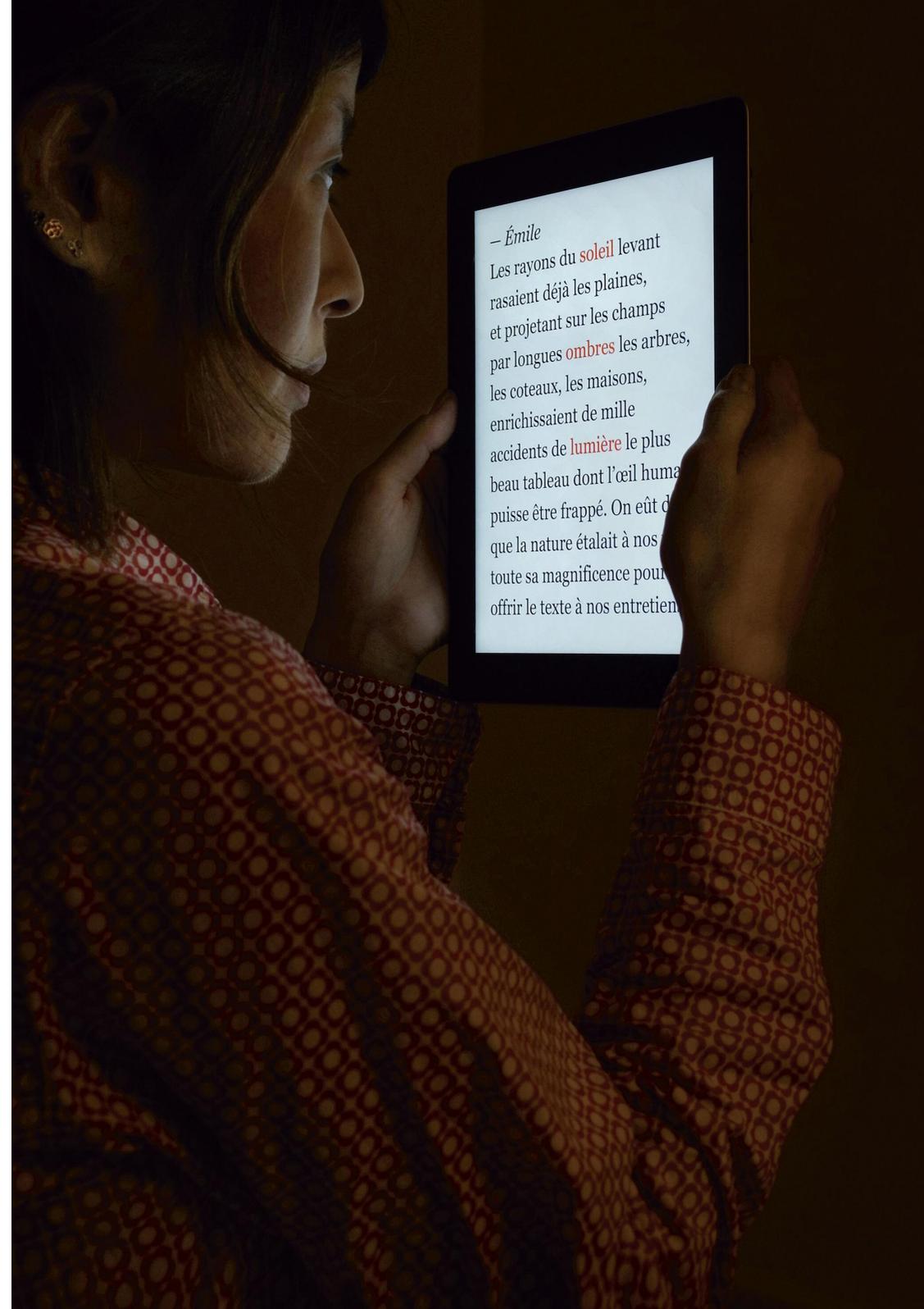


Lumières de Rousseau

- Dispositif relationnel, 2012
- Deux tablettes numériques, application spécifique, routeurs
- Conception : Jean-Louis Boissier
- Édition : Liliane Terrier
- Programmation : Dominique Cunin
- Production : Laboratoire Esthétique des nouveaux médias, Université Paris 8 ; programme Écrans mobiles et récit interactif (EMeRI) d'EnsadLab, laboratoire de recherche de l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs ; Université Saga de Kyoto ; Haute école d'art et de design – Genève ; avec le concours de l'association Transports

Quatre-vingt citations extraites de tous les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau, des textes philosophiques et politiques, des textes autobiographiques et romanesques, sont centrées sur des mots qui ont trait à la lumière – illumination et ténèbres, clarté et ombre, etc. Leur lecture sur une tablette numérique éclaire littéralement le spectateur. Il se voit en effet proposer une tablette où vont s'afficher ces phrases de Rousseau, qui se succéderont à condition qu'il porte le livre numérique à la hauteur de son regard, qu'il lise à haute voix, qu'il marche dans les salles de l'exposition. Comme la lueur de sa page-écran éclaire son visage, on en profite pour capter et transmettre son image de telle sorte qu'à l'entrée de l'exposition, sur une tablette identique mais fixe, on voit et on entend ce performeur improvisé. Ce même dispositif a été précédemment expérimenté dans le temple bouddhiste Daikakuji à Kyoto en juillet 2011 et dans le quartier Saint-Jean de Genève, où les rues sont nommées en hommage à Rousseau, avec des élèves du collège Rousseau en mai 2012.

Eighty quotes centred around the vocabulary of light and darkness have been excerpted from the combined works of Jean-Jacques Rousseau—political and philosophical texts, as well as novels. The act of reading them on the computer tablet literally lights up the reader. Visitors are offered a tablet upon which Rousseau's quotes appear as the reader raises the tablet to eye level and reads them aloud while wandering through the exhibit. As the light of the screen illuminates the readers' faces, their images are captured and, at the entrance to the exhibit, one can see these improvisational performers as they appear on a fixed tablet. This same device was put in place in the Buddhist temple of Daikakuji in Kyoto on July 2011, as well as in May 2012 in the Saint Jean quarter in Geneva, where the streets have been named in tribute to Rousseau, with the students of the Rousseau school participating.





Donald Abad

Né en 1978 à Paris, il vit et travaille à Paris. Diplômé et post-diplômé de l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs à Paris, il mène de front, depuis 2003, des projets artistiques, résidences d'artistes, Pépinières européennes pour jeunes artistes aux Pays-Bas et en Espagne, Arcus Studio au Japon, Géographies variables au Québec, Biennale de l'art contemporain à Rennes, etc., et des enseignements à l'École supérieure d'art et de design d'Amiens, aux Ateliers du Carrousel du Louvre, à l'Académie Charpentier et à l'Université Paris 8. Son travail explore dans la dualité technologie/nature, des notions qui englobent les concepts des nouvelles technologies nomades — GPS, autonomie, temps réel/temps différé, nouveaux territoires de l'information et de la communication —, de la performance — au sens artistique et sportif du terme — et du land art. C'est un artiste néo-romantique multimédias dans le sens où son exploration des nouveaux médias et des technologies nomades n'est jamais le résultat présenté mais le moyen de créer de nouveaux scénarios à réaliser sous forme de récits d'aventures restitués en vidéo. Ses expériences nourrissent une interrogation sur la place de l'individu dans son environnement. <http://www.donaldabad.com>



Marie-Julie Bourgeois

Née en 1981 à Paris, elle vit et travaille à Paris. Après des études en communication visuelle, elle travaille dans l'audiovisuel en tant que directrice artistique. En 2008, elle suit le Mastère Création en nouveaux médias de l'École nationale supérieure de création industrielle dans lequel elle amorce une recherche plastique utilisant les technologies numériques. En 2009, elle intègre le cycle de recherche d'EnsadLab/DiP et travaille à l'ENSCI sur le projet de recherche « Topophonie » qui porte sur la navigation sonore dans les masses d'événements audiographiques spatialisés. Elle prépare actuellement un doctorat en « Esthétique, sciences et technologies des arts » à l'Université Paris 8. Ses recherches portent sur les activités humaines, physiques et perceptives, prises entre lumière et « machine de vision ». Ces deux éléments sont mis en œuvre dans la plupart de ses dispositifs interactifs, qu'ils soient automatiques ou en interaction avec le public. La question de la relation du public face à l'œuvre puis dans l'œuvre l'a amenée à développer des dispositifs soulignant cette tension. Elle utilise la lumière en tant que matière mais aussi pour ce qu'elle raconte, la lumière naturelle en tant qu'entité vitale et la lumière artificielle en tant que continuum technologique. Elle a participé à La Nuit blanche 2008, au Festival Siana à Evry et au Brésil en 2009, à la première édition du festival Bouillants, à Futur en Seine, à PIKSEL en Norvège, ainsi qu'à Ososphère 2011. <http://mariejuliebourgeois.fr>



Jean-Louis Boissier

Né en 1945 à Loriol-sur-Drôme, il vit et travaille à Paris. Il est professeur en arts et esthétique, directeur du groupe de recherche « Esthétique des nouveaux médias » à l'Université Paris 8 et du programme « Écrans mobiles et récit interactif » à EnsadLab, laboratoire de recherche de l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs. Comme artiste, théoricien et commissaire d'expositions, il intervient dans le champ de l'esthétique du numérique en le rattachant explicitement à l'art contemporain. Ses travaux ont été montrés dans des expositions spécialisées (ZKM, Karlsruhe, 1993, 1995, 1997, 2009; Ars Electronica, Linz, 1992, etc.; Interactive Media Festival, Los Angeles 1994; Isea, Helsinki, 1994; IAMAS, Gifu, Japon, 1995; ICC, Tokyo, 1995, 2002, 2008-2009; etc.), dans des biennales (Venise, 1986, 1995; Lyon, 1995; Kuangju, 1995), des musées et galeries d'art contemporain (Centre Pompidou, 1985, 1990, 1996, 2001; Lausanne, 1989; Turin, 1989, 1992; Barcelone, 1991; Columbus, 1991; San Francisco, 1992; Montréal, 1994; Genève, 1994, 1999, 2008; Ivry, 1995; Varsovie, 1997; Lyon, 1997; Bonn, 1998, Le Fresnoy, 1998; Kyoto, 2000, 2011; Sienna, 2004; Lisbonne, 2005; Gent, 2006; Annecy, 2002, 2008; Valence, 2002; Le Havre, 2010; etc.). Il a contribué à la conception



Félicie d'Estienne d'Orves

Née en 1979 à Athènes, elle vit et travaille à Paris. Au cours de ses études à l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs et dans l'Atelier de recherches interactives, elle réalise ses premiers travaux de *video mapping*, en projetant des couleurs sur des objets. Mêlant vidéo, sculptures et projections, elle poursuit un travail sur le processus de la vision et le conditionnement du regard. En collaboration avec des musiciens issus de la scène expérimentale, son langage pictural transporte le spectateur dans un espace où le corps entre en vibration sous l'impact d'oscillations lumineuses et acoustiques. Elle utilise des supports physiques, natures mortes et papiers pliés (série *Origami*, 2000), comme réflecteurs sur lesquels elle modèle de fausses ombres ou dégradés qui agissent en trompe-l'œil. Ses installations visent à troubler la perception, à la frontière de l'espace physique et de l'immatériel. Parmi ses travaux récents : *Monolithe*, présenté dans l'église Saint-Roch (Nuit Blanche, Paris, 2008), met en œuvre les perceptions kinesthésiques et le conditionnement du corps qu'induit le rapport à l'architecture; *Supernova* met en scène l'explosion tridimensionnelle d'une étoile (musique de Laurent Dailleau, production Arcadi/Maison des Arts de Créteil); *Gong II*, une projection de lumière stroboscopique sur un dôme blanc ponctuée d'impressions rétinienne (musique de Frédéric Nogray, Expérience Pommery #9, Reims); *Geometry*, pour le centre d'art Watermans et la Mairie de Londres (2012), une sculpture cinétique en extérieur qui projette des lignes de laser reliant le sol au ciel par des croisements géométriques. <http://www.feliciedestiennedorves.com>



Jason Karaïndros

Né en 1963 à Athènes, il vit et travaille à Paris. Il est diplômé de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts, Paris, atelier Piotr Kowalski et de l'École du Louvre. Il enseigne depuis douze ans à l'École régionale des Beaux-Arts de Rouen. Son intérêt pour une pratique artistique prenant largement en compte les domaines de la science et de la technologie l'a amené à travailler avec les techniques multimédias. Sculpture, dessin, installation, photographie, vidéo, son, etc. font partie de son langage plastique. Sans que cela l'empêche de poser parfois un regard très aigu et critique sur la vie politique et sociale, il insufflé à ses recherches une forte dimension métaphysique. Son questionnement porte en particulier sur ces limites invisibles au seuil desquelles se tient la science, mais au-delà desquelles notre mental et notre perception peuvent tenter de s'aventurer. Ses œuvres ne relèvent pas du registre classique de la représentation, ni de celui de la narration discursive. Elles donnent forme à de la pensée. Tout en procédant d'une vision poétique, elles ont la force de désignation du langage.

Jakob Gautel

Né en 1965 à Karlsruhe, il vit et travaille à Paris et ailleurs. Il est diplômé de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts, Paris, atelier Christian Boltanski, en 1991. Entre 1995 et 1997, il séjourne six mois en Indonésie au titre de la Villa Médicis hors les murs, et de 1999 à 2000, à la Villa Médicis à Rome. En

2008, il est nommé Chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres. Depuis 2001, il enseigne en école d'architecture, d'abord à Versailles et depuis plusieurs années à Paris-La Villette. Il expose en France et à l'étranger et aime expérimenter des formes d'art hors des espaces convenus, dans l'espace public en cherchant à redéfinir le rapport de l'artiste à son public. Il travaille avec la photo, la vidéo, l'installation, la performance, les arts graphiques, le livre etc. Le fil conducteur de son travail n'est pas une technique ou un sujet mais plutôt une recherche sur l'image, sur la lisière entre la réalité et la fiction, entre le monde des apparences et ce qui se cache derrière, entre l'être et le paraître, entre le monde extérieur et le monde intérieur. Il s'attache à la production de sens plutôt qu'à la production d'objets. <http://www.gautel.net/jakob/>

Tomek Jarolim

Né en 1983 à Aix-en-Provence, il vit et travaille à Paris. Diplômé de l'École supérieure d'Art d'Aix-en-Provence, il est artiste plasticien et designer d'interaction. Ses installations interrogent aussi bien le statut du regardeur que la regardable lui-même, à travers une recherche sur la lumière numérique et la couleur du pixel. En 2008, il transpose pour la première fois cet univers pour *Shades of White*, une création de danse contemporaine conçue avec Bruno Péré dans le cadre du festival Les Affluents du Ballet Preljocaj. Il part ensuite à la School of the Art Institute à Chicago, où il se concentre sur un travail sonore, *Ut Queant Laxis*, chorégraphié par Beth Jucovy pour le festival Innovation in Dance à New York. En 2009, il expose *Invisibles* à la 14^e Biennale des Jeunes Créateurs à Skopje qui lui permet d'aborder un travail plus sensoriel qu'il poursuit au sein du programme DRii d'Ensadlab, laboratoire de recherche de l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs. Il y développe des recherches concernant les lumières interactives, notamment avec *Fermer les Yeux* et *Diffraction*, présentés au FabFest 2012 à la Gaité Lyrique, Paris. Parallèlement, il collabore à des projets tels que *Fenêtre Augmentée* de Thierry Fournier au Centre Pompidou, *Discontrol Party* de Samuel Bianchini à la Gaité Lyrique ou *Browse by Motion*, une installation de l'Institut de Recherche et d'Innovation du Centre Pompidou avec Thierry de Mey dans le cadre de Futur-en-Seine. En 2011, il signe la création numérique de *Ring Saga*, opéra mis en scène par Antoine Gindt d'après *L'Anneau* de Wagner. <http://www.tomek.fr>

Julie Morel

Née en 1973 à Lyon, elle vit et travaille à Paris. Après des études à l'École nationale des Beaux-Arts, Lyon, puis à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts, Paris, elle participe à l'Atelier de recherches interactives de l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs et obtient un DEA en arts plastiques à l'Université Paris 8. Son travail est alimenté par une volonté d'interroger les relations quotidiennes qu'entretient l'Homme avec la technologie. Il en révèle le caractère sensible, notamment dans son rapport au langage. Ses recherches sont souvent dirigées vers la littérature et le texte qu'elle envisage comme une image temporelle dont elle se sert pour produire installations, vidéos linéaires, générateurs de textes dyslexiques, performances et collaborations. Ces productions, toujours à la limite de la visibilité/libilité, font se demander si l'on est au commencement du mot et de la narration ou au stade de l'effacement final. Elle expose régulièrement en France et à l'étranger. Son implication artistique se prolonge par la participation aux collectifs incident.net et Kom.post, la co-programmation des conférences The Upgrade! Paris, le commissariat de Géographies Variables. Elle enseigne les nouveaux médias et les pratiques contemporaines à l'École européenne supérieure d'Art de Bretagne. Elle y est directrice scientifique de la ligne de recherche « De l'auto-archivage immédiat comme œuvre ». <http://incident.net/users/julie/>



Mayumi Okura

Née en 1977 à Aichi, Japon, elle vit et travaille à Paris. Après des études à l'Université d'art Tama à Tokyo, elle est sélectionnée pour participer au « Programme d'études à l'étranger pour artistes » du ministère de la culture japonais en séjournant à l'École nationale supérieure d'Arts de Nancy dont elle est diplômée en 2007. Elle participe ensuite au programme « Formes de la mobilité » d'EnsadLab, laboratoire de recherche de l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs (2007-2010). Chercheuse associée au programme « Écrans mobiles et récit interactif » d'EnsadLab, elle est également doctorante en « Esthétique des nouveaux médias » à l'Université Paris 8. Ses travaux ont été exposés en France, au Japon, en Suisse, en Corée, à Luxembourg et s'inscrivent dans des programmes de recherche tels que Terra Numerica (Citu/Cap Digital, Paris, 2010) et Lift10 (Lift et Head-Genève, 2010). Ses récentes activités incluent des expositions (Mudac/Musée de la main, Lausanne) et la direction de workshop à ISEA 2011, Istanbul, et à la National Taipei University of the Arts.



Michaël Sellam

Né en 1975 à Paris, il vit et travaille à Paris. Après des études d'arts à l'Université Paris 1 et à l'Université Paris 8, il participe, en 2001, à l'Atelier de recherches interactives de l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs. Il participe en 2003 au Collège invisible, post-diplôme des Beaux-Arts de Marseille. Il est diplômé en 2005 du Fresnoy – Studio national des arts contemporains. Son travail multiplie les références au monde des loisirs populaires avec un intérêt particulier pour les pratiques amateurs et les formes de sous-culture et de contre-culture. Appartenant à une génération qui a intégré l'utilisation de l'informatique et des nouvelles technologies, il s'appuie sur ces instruments techniques en les mixant aux pratiques populaires pour produire des rencontres monstrueuses et distordues. En 2009 et 2010, il est artiste invité en résidence à l'École régionale des Beaux-Arts de Nantes. En 2012, il est résident à La Box, École nationale supérieure d'Art de Bourges. Il participe à de nombreuses expositions personnelles et collectives en France et à l'étranger. <http://www.michaelsellam.com>



Marion Tampon-Lajarriette

Née en 1982 à Paris, elle vit et travaille à Genève et à Paris. Elle est diplômée de l'École nationale supérieure d'Art, Villa Arson, Nice, de l'École nationale des Beaux-Arts, Lyon et du postgrade Art et Nouveaux Médias, Haute école d'art et de design, Genève. Depuis 2009, elle est assistante pédagogique au Workmaster arts visuels de la HEAD-Genève. Son travail consiste pour l'essentiel en films et photographies qui souvent réinterprètent des œuvres connues. Parmi ses expositions personnelles : Galerie Skopia, Genève, 2007, 2009, 2012; Printemps de Septembre, Galerie Sollertis, Toulouse (commissariat de Christian Bernard), 2008; Galerie Sollertis, Barcelone, 2008; RDF Galerie, Nice, 2008; Musée d'art moderne et contemporain, Genève, 2009; Les Abattoirs, Musée d'art moderne et contemporain, Toulouse, 2009; Module 1, Palais de Tokyo, Paris (commissariat de Daria de Beauvais et Marc-Olivier Wahler), 2010; Galerie Dix9, Paris, 2010; Château de Cadillac (commissariat de Christian Caujolle), 2012; Centre d'art La Chapelle Jeanne d'Arc, Thouars, 2012; Mois de la Photo, Galerie Dix9, Paris, 2012. Elle participe à de nombreuses expositions collectives en France et à l'étranger. Ses œuvres sont dans les collections du MAMCO, Genève; de la Maison européenne de la photographie, Paris; de la François Pinault Foundation; du MNM, Monaco; de La Maison rouge, Paris; de La Fabrique, Marseille. <http://www.marion-tamponlajarriette.com>

Production :

Centre Culturel de Rencontre de l'Abbaye de Saint-Riquier – Baie de Somme/Conseil général de la Somme

Anne Potié, directrice
assistée de Léna Houssin et de Stéphane Boile,
avec le concours de Patrice Alderweireld,
Christelle Balédent, Caroline Baudel,
Dominique Boulanger, Pascal Bulot,
Xavier Comor, Christine Couédon,
Laurent Gallepoix, Fabienne Gricourt,
Émilie Lefevre, Hugues Mini, Roland Rollé,
Éric Savalle, Paul Sellier, Stéphane Tison,
Gérard Vasseur
www.ccr-abbaye-saint-riquier.fr

Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis

Danielle Tartakowski, présidente,
François Soulages, directeur du laboratoire Arts
des images et art contemporain (EA-4010)
Manuela De Barros, directrice du département
Arts plastiques
<http://www.univ-paris8.fr>
<http://www.ai-ac.fr>

École nationale supérieure des Arts Décoratifs

Geneviève Gallot, directrice
Jean-François Depelsenaire, Emmanuel Mahé,
directeurs d'EnsadLab, laboratoire de recherche
de l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs
Samuel Bianchini, responsable du programme
Dispositifs interactifs et performatifs d'EnsadLab
<http://www.ensad.fr>

Catalogue :

Rédaction : Jean-Louis Boissier
Traduction : Aviva Cashmira Kakar
Graphisme : Ho-Sook Kang
Image de couverture : Félicie d'Estienne d'Orves
Édition : Conseil général/
Centre Culturel de Rencontre de
l'Abbaye de Saint-Riquier – Baie de Somme
Place de l'Église / 80135 Saint-Riquier
Tél. : 03 22 71 82 20
abbaye.saint-riquier@somme.fr
avec le concours de
l'Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis
2 rue de la Liberté / 93526 Saint-Denis cedex
Tél. : 01 49 40 67 89

Commissariat et scénographie :

Jean-Louis Boissier assisté de Dominique Cunin
Signalétique : Ho-Sook Kang

Médiation culturelle :

Laura Puech pour le Centre Culturel de Rencontre
Miki Okubo pour EnsadLab et l'Université Paris 8

Avec le soutien de l'État, Direction régionale des
affaires culturelles de Picardie (DRAC)

Communication :

Agence de communication Heymann,
Renoult Associées
Éric Jacquy, chargé de mission, Conseil général

Site Internet :

Direction éditoriale : Liliane Terrier
Hébergement : laboratoire Esthétique des
nouveaux médias, Université Paris 8
<http://www.ednm.fr/leurslumieres>

Crédits photographiques :

les artistes, Shigeo Anzai (portrait de Jakob Gautel
et Jason Karaïndros), Guillaume Perrin (portrait de
Félicie d'Estienne d'Orves), Jean-Louis Boissier
(*Lumières de Rousseau* et portrait de
Marion Tampon-Lajarriette)

Dépôt légal : 4^e trimestre 2012**ISBN : 978-2-95237-057-8****Achévé d'imprimer en France****sur les presses de
db print (Poulainville),
le 3 octobre 2012****Exposition « leurs lumières »**

Abbaye de Saint-Riquier – Baie de Somme,
du 13 octobre au 16 décembre 2012

Réalisée par
le Centre Culturel de Rencontre de
l'Abbaye de Saint-Riquier – Baie de Somme
en coopération avec
le laboratoire Arts des images et art contemporain de
l'Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis
et EnsadLab, laboratoire de recherche de
l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs



ISBN : 978-2-95237-057-8



9 782952 370578